

LOUISE ATTAQUE

Il existe une façon Louise Attaque imposée par deux premiers enregistrements vendus à trois millions d'exemplaires. Quatre années avaient suffi à ce quatorze de charme pour se rendre indispensable quand, en 2000, ils s'offrent une parenthèse suffisamment longue pour qu'on finisse par imaginer qu'ils ne reviendront jamais. La coupure n'est pas synonyme de silence puisqu'elle donne naissance à des expériences qui ne passent pas inaperçues. Gaëtan et Arnaud font sérieusement parler d'eux avec Tarmac tandis que les deux autres, Alex et Robin, s'illustrent au sein d'Ali Dragon.

Au printemps dernier, le retour, avant sortie d'un troisième album, s'amorce par un retentissant concert au Grand Rex. Cette "nuit parisienne" montre que les "Louise" n'ont rien perdu de cette inspiration décalée qui les a d'entrée placés très haut. Dans les milieux de la musique, à cette occasion, on parle d'un véritable événement que viendra confirmer la qualité de la nouvelle réalisation.

“ LE TEMPS ETAIT EFFECTIVEMENT VENU DE REPRENDRE L'OUVRAGE COMMUN LAISSE DELIBEREMENT EN PLAN ”

Quand le moment de se réunir est enfin arrivé les quatre se sont retirés dans le Lubéron. Effacés les turpitudes liées au succès, le temps était effectivement arrivé de reprendre l'ouvrage commun laissé délibérément en plan. Cette longue respiration pour ne pas se laisser rattraper par la machine à broyer que sont la gloire et le business conjugués, dénote une belle sagesse et confirme ce que nous savions depuis longtemps : Louise Attaque a toujours évolué comme son répertoire, dans la simplicité. Le violon d'Arnaud Samuel pose toujours sa note particulière sur des tranches de vie "ordinaire". Plus question de parler de folk rock comme certains avaient tenu à les étiqueter, l'inspiration riche de leurs escapades respectives a ouvert leur composition sur des horizons plus affirmés sans pour autant délaissier un goût assimilable à un véritable talent pour la mélodie.

Ce "come back" en première ligne de Louise Attaque est passé par des rendez-vous aussi populaires que Les Eurockéennes. A chaque fois, le public n'a pas caché son bonheur de retrouver en versions live ces chefs-d'œuvre que sont plus que jamais "J't'emmène au vent", "Léa", "La plume", "Amours", auxquels il faut ajouter désormais "Si c'était hier" et quelques petites "perles" sur mesure.



INFOS PRATIQUES

Consultez notre programme et réservez vos places : www.zenith-dijon.fr

E-mail : info@zenith-dijon.fr

Kazoo n° 1. Février à octobre 06
édité par la SNC Zénith de Dijon

Directeur de la publication : Thierry BISKUP
Rédaction : Jean-Paul GERMONVILLE
Conception et coordination : Severine OLLIVIER
Création graphique : Boris BERT
Impression : Liberté de l'est - Epinal (Vosges)
ISSN en cours
Crédit photos : droits réservés

PARTENAIRES • Le Zénith vous accueillent avec ses partenaires



Donnez vie à vos projets !

Pour un cocktail, un soir de spectacle ou pour tous vos événements d'entreprise, accueillez vos invités dans un cadre hors du commun.



Créez VOTRE événement !

- Vous souhaitez remercier vos collaborateurs ?
- Présenter et lancer un nouveau produit ?
- Fêter une date importante pour votre entreprise ?
- Organiser une soirée thématique ?

Avec toute une gamme d'espaces disponibles à la location et un service d'accueil haut de gamme, le Zénith est le cadre idéal d'un événement à vos couleurs.

Profitez de l'expérience d'une équipe de professionnels au service du succès de votre événement. Vos ambitions seront les nôtres.

Les Opérations Tapis Rouge au Zénith ...

vos plus beaux spectacles en VIP au Zénith de Dijon.

Le Zénith vous déroule son tapis rouge. Soyez les VIP du jour sur le spectacle de votre choix, avec un large choix de prestations à décliner au fil de vos envies.

- Notre concept
- Accueil personnalisé
 - Salon privatif réservé
 - Cocktail avant/après spectacle.



Les différents espaces à votre disposition :

- La salle de réception de 500 m²
- Le hall de 1100 m²
- La grande salle entièrement modulable.



Pour plus d'informations, n'hésitez pas à nous contacter :
Zénith de Dijon • Parc de la Toison d'Or • Rue de Colchide • 21000 Dijon
Tél: 03 80 72 21 21 • Fax: 03 80 73 34 84 • info@zenith-dijon.fr
Le Zénith donne vie à vos émotions.

KAZOO

Février - Octobre 06

SOMMAIRE

- Portrait Julien Clerc 2
- Comédie musicale Le Roi Soleil 4
- Programme 5
- Portrait Alain Souchon 6
- Portraits Benabar, Cali 7
- Retour Louise Attaque 8

ALAIN SOUCHON

Mercredi 31 mai 2006



EDITO



Après une ouverture en fanfare au mois d'octobre, avec votre numéro Spécial Inauguration du Kazoo, nous sommes heureux de vous retrouver pour cette deuxième édition du journal des informations du Zénith.

Le Kazoo c'est VOTRE rendez vous semestriel avec le quotidien du Zénith.

Vous y trouverez toutes les informations, les news et l'actualité de vos artistes préférés, car la programmation du Zénith s'annonce résolument riche et variée cette saison, pour le plus grand plaisir de tous.

C'est cette passion du spectacle, des concerts de rock aux comédies musicales, de la danse à la variété française, qui vous attire toujours plus nombreux et nous pousse à vous donner toujours plus de satisfaction dans cette désormais incontournable salle du Zénith de Dijon !



JULIEN CLERC

SANS POUR AUTANT DELAISSEZ LES TITRES DE "DOUBLE ENFANCE", ALBUM PLUS QU'ATTACHANT, IL PROPOSE AVEC SON TOUR DE CHANT DE VOYAGER AU CŒUR DE SON ŒUVRE SUR LES PAS D'ETIENNE RODA-GIL.

Il ne pouvait que dédier ce nouveau récital à "Roda", vieux compagnon de route, celui avec qui avait commencé une fracassante aventure musicale, éblouissante de jeunesse, d'originalité. La rencontre d'un grand mélodiste et d'un rebelle du verbe. Le duo, alors secondé par un troisième larron Maurice Vallet, va en quelques disques faire souffler un vent nouveau sur la chanson française. Les accrochages étaient certainement obligatoires entre ces deux personnages mais la rupture ne pouvait être définitive, ne serait-ce que pour l'intensité rare du bout de chemin qu'ils avaient fait ensemble. Quelques mois seulement après la disparition d'Etienne Roda-Gil le 31 mai 2004, leurs noms figuraient de nouveau côte à côte au dos du livret d'un album de Julien Clerc. Sur l'une des deux créations, le vieil ami y va d'une étrange complainte amoureuse où une succession d'ambiance raconte l'absence définitive et le refus de ne vivre que dans le souvenir. Dans la seconde, d'une écriture beaucoup moins torturée que d'ordinaire, il revient sur l'un de ses terrains de prédilection... la condition humaine. "Réfugiés" renvoie de nouveau vers l'histoire de ce fils d'immigrés républicains en fuite de l'Espagne confisquée par Franco. Les années ont passé mais le combat reste toujours à mener pour que finisse par s'ébaucher l'esquisse du grand soir. "Avoir des droits, avoir un toit. Essayons un jour l'amour. Le jour où chez nous, tu seras chez toi. Réfugié, réfugié, nous sommes tous, tous, tous des réfugiés".

"Double enfance", le titre générique de l'album sorti au début du mois d'octobre revient sur une blessure intime du chanteur, enfant de divorcés, partagé comme il ne manquera pas de le raconter entre deux univers, celui bourgeois du père, et le second, très différent d'une mère d'origine guadeloupéenne. Ce genre de vécu ne pouvait effectivement que le rapprocher d'Etienne Roda-Gil. Quand il se rencontre, ce dernier a déjà beaucoup écrit. Il en impose par sa puissante stature mais aussi par des positions politiques tranchées. Déjà, ses textes ne ressemblent pas à ce qui existe. Le travail au niveau des sonorités n'est pas loin d'une poésie dépoluée pour coller aux euphories des années 70. La syntaxe est tout aussi étonnante. La voix de Julien Clerc, pleine alors de trémolos, ajoute au caractère hors normes du cocktail. Il n'était pas évident, en ces années autrement enthousiastes, qu'un label prenne le risque de lancer sur le marché une réalisation si peu ordinaire. Quand sort un premier single, "La cavalerie", les turbulences sociales de mai 68 sont déjà commencées. Ce disque fait partie de ceux que les radios, soudain vides d'animateurs,



passent et repassent à longueur de journée. A Gérard Manset, lui aussi débutant, qui s'insurge "Animal on est mal", Julien Clerc répond en promettant d'abolir l'ennui.

D'autres chansons, toutes étonnantes, réunies dans un premier album aussitôt sacré par l'Académie Charles Cros.

“ QU'EST-CE QU'ON POURRA DIRE DE MOI QUAND JE M'EN IRAI LES PIEDS DEVANT, QUAND J'AURAI FAIT MON TEMPS D'ICI-BAS. QUAND IL ME FAUDRA RENDRE TOUS MES SOUPIRS, RESTERA-T-IL QUELQU'UN POUR SE SOUVENIR ? ”

Lors de la sortie de l'album, son vingtième studio, le chanteur au cours d'une interview accordée à l'hebdomadaire "Epok", parlait de rapports "passionnels et orageux". C'était une relation dans laquelle tout se réglait d'homme à homme. Etienne avait pris la suite de mon père dans le rôle

de guide littéraire". Dès 1971, "Le cœur volcan" avec son balancement de tango argentin prend les allures d'un nouveau coup d'audace. Ils vont se succéder jusqu'aux eighties et l'arrivée auprès de nouveaux paroliers venus rejoindre Maxime Le Forestier et Jean-Loup Dabadie déjà auteurs de "bouts rimés" à succès pour Julien Clerc..

"Double enfance" est à classer parmi les grands albums d'une carrière de près de quarante ans sans fausse note. Après avoir fait le détour par de grands classiques du jazz, le compositeur s'est remis à son piano et signe onze musiques pleines de fraîcheur. Elles ne constituent qu'une partie du récital qu'il vient de donner trois semaines durant à l'Olympia après l'avoir rodé le temps de quelques dates dans de petites salles de province.

Pour préambule, l'artiste interprète des "couplets" que Carla Bruni, qu'il fut le premier à attirer vers la chanson, lui a offerts... "Qu'est-ce qu'on pourra dire de moi quand je m'en irai, quand j'aurai fait

mon temps d'ici-bas. Quand il me faudra rendre tous mes soupirs, restera-t-il quelqu'un pour se souvenir ?" Pouvait-on traiter de la mort de façon plus légère et belle ? Ce "Rester" constitue l'introduction idéale pour le show proposé au public aussi ravi qu'étonné. Il en donne la dimension émotionnelle et décidément peu ordinaire.

Fidèle à ce qu'il a toujours été, Julien Clerc s'il dédie, comme il l'a fait pour l'enregistrement, le show à la mémoire de son ami, l'annonce avec une touchante réserve, une économie d'explications. L'hommage est dans les petites merveilles que son timbre, le tremblé en moins, remet au goût du jour.

s'invitaient avec une aisance effrontée un accordéon déraciné, une flûte aérienne, un gimmick de clavier, des violons et autres cordes à contre-emploi. Leur restitution s'est faite le plus souvent sous une nouvelle parure musicale, parfois confidentielle mais toujours efficace.

Chauffé par "Danses-y", autre avatar de ces années intenses, le public a plus que jamais plébiscité des titres d'autres paroliers comme "Femme je vous aime", "Cœur de rocker"... Les neuf autres titres de "Double enfance" réunissent la majorité des collaborateurs que Julien Clerc a convié sur ses partitions au fil des époques. Il y manque, c'est sûr, David McNeil, mais on ne

“ A QUOI SERT UNE CHANSON SI ELLE EST DESARMEE ME DISENT DES CHILIENS, BRAS OUVERTS, POINGS SERRES ”

Roda-Gil continue d'exister à travers le fabuleux "Si on chantait". Les phrases aux constructions surréalistes autant que baroques n'ont rien perdu de leur modernité. Les mots s'entrechoquent avec la même fièvre généreuse pour raconter à travers la silhouette fantasmagorique du "patineur", le vieillissement qu'incarne cet "échassier bizarre qui ne sort plus de nos mémoires". Ces réalisations, mélodies comprises, sont celles de la suggestion. Elles vibrent d'atmosphères, de couleurs, de bruits singuliers.

Chacun des tours de chant de Julien Clerc, acoustiques compris, constitue une charge ininterrompue de pics sensibles. Plus encore cette fois, bien sûr, avec un florilège où se croisent les figures emblématiques de "Yann" le pirate et ses dauphins, de "la petite sorcière malade" qui "comme toi, loin de moi, a désormais trop froid pour sourire".

Comment résister à l'aller simple sans envie de retour vers Venise, Buenos Aires et autres

peut pas ne pas comprendre qu'entre toutes ces sensibilités, son piano a immanquablement fait le lien. De son passage dans "Hair", la comédie gentiment scandaleuse de l'aube des seventies, il a conservé "Laissons entrer le soleil" repris en chœurs aux rappels.

Outre la particularité de son chant, Julien Clerc continue de faire la différence par une élégance vissée au geste et à l'attitude. Quand les applaudissements enflent les dernières notes de "Ma préférence", "Souffrir pour toi"... à peine jetées dans la sono, il décoche un irrésistible sourire. Le positionnement traditionnel des musiciens au début du spectacle ne durera qu'un temps. Au fil du récital, ils bougent prenant place autour de l'artiste pour, par exemple, un plus sautillant que jamais "Mélissa", une promenade sur une étonnante "place de Clichy", la chaleur des couplets de "Rio Negro" où les pas scandent "l'empreinte d'une samba sucrée de plaintes".

“ ON NE MANQUE PAS DE COMPRENDRE QU'ENTRE TOUTES CES SENSIBILITES CONVIEES A UN MOMENT OU UN AUTRE A PARTAGER SA PARTITION, SON PIANO A IMMANQUABLEMENT FAIT LE LIEN. ”

"Californie". Combien parmi le public vont se retrouver dans ce "cœur volcan devenu vieux" et renoueront avec de lointains souvenirs à l'évocation de "la lave tiède de ses yeux coulant dans nos veines malades".

Certaines des envolées renvoient avec le même frisson à fleur de peau à des instants précis du passé collectif : "A quoi sert une chanson si elle est désarmée me disent des Chiliens, bras ouverts, poings fermés".

La paire Clerc-Roda a joué longtemps gagnant avec cette alliance parfaite du mot et de la note où

Et puis il y a le jeu de lumières construit autour de deux vastes cercles et un long voile installé en arrière de scène. Selon les instants, les premiers font tomber des pluies lumineuses sur l'atmosphère ou deviennent l'allégorie d'un système planétaire hypnotique. Quant au second, il apprivoise une myriade de formes mouvantes qui s'estompent pour laisser apparaître une véritable constellation aux couleurs, elles aussi, en perpétuelles variations. Une féerie sans jamais donner dans la grandiloquence là non plus.

PETITES PHRASES DE JULIEN CLERC REPRISES DANS L'UNE OU L'AUTRE DES MULTIPLES INTERVIEWS QU'IL A DONNE TOUT AU LONG DE SA CARRIERE

COMEDIE MUSICALE

"Je trouve bien qu'il y ait une émergence de ce genre en France avec, c'est vrai, le renfort des Québécois. On a tellement dit que seuls les Américains étaient capables de chanter et de danser en même temps. Si j'en refaisais une, mon caractère me pousserait à aller vers le théâtre, dans un petit endroit où les gens voient les choses de plus près. Ils vont tous dans des lieux importants pour suivre par exemple « Notre Dame de Paris », « Starmania »... Après « Hair », j'aurais aimé continuer ce type d'expérience et je n'ai rien trouvé. C'est vrai qu'on avait dix chansons monstrueuses. Dans ce que j'ai pu voir après, il y avait deux titres et rien derrière".

CARLA BRUNI

"Elle possède une véritable patte d'auteur. Elle est tellement enthousiaste qu'une fraîcheur s'en dégage. Carla a une vraie réflexion sur la chanson, son mode d'expression favori...".

MUSIQUE

"Nos rapports avec le rock anglais ont évolué. Aujourd'hui, on peut aimer Julien Clerc, Vanessa Paradis, U2 ou Al Jarreau. En tous cas on peut afficher cette diversité de goût. En 1968, quand j'ai commencé, il y avait encore des tiroirs bien cloisonnés. Moi, je me suis senti un peu le cul entre deux chaises, comme quand j'ai fait la première partie de Rika Zarai".

PAROLES

"Malheureusement, je n'ai pas le talent pour plancher sur des textes. Si je devais écrire, je ferais un livre. Pas mes mémoires parce que je ne veux pas gêner ou mettre en porte-à-faux certaines personnes. Ce n'est pas mon genre. Mais pour écrire un livre, il faut vraiment se donner à fond, dire la vérité. Autrement, ça n'a aucun intérêt".

CHANTER

"Comme je n'écris pas il faut bien que je me retrouve dans les mots des autres. C'est pour ça que j'ai une relation immédiate, qui peut sembler violente à quelqu'un qui s'est fatigué à écrire pendant des heures. Je prends ou ne prends pas. Je ne donne pas trop d'explications. Ce n'est pas facile de refuser des paroles mais tous connaissent l'axiome au départ".

TEMPS

"Je trace mon sillon. J'essaie d'être un artiste vivant en gardant la même spontanéité, la même ouverture qu'au début. Je suis toujours inquiet, toujours prêt à m'embarquer sur un truc nouveau".

INTERNATIONAL

"J'ai fini par enregistrer ce disque en anglais dont je rêvais. Il a fallu déployer énormément d'énergie pour un résultat inconséquent. Les pays où j'étais connu en Europe comme l'Allemagne, les pays Bas n'en ont pas voulu. Les autres ne l'ont même pas vu passer. Ce n'était donc pas une très bonne idée mais ça m'a, au cas où j'aurais pu l'oublier, conforté dans la certitude que la musique doit être faite dans sa langue. C'est par ça qu'on est intéressant, qu'on a de la valeur".

le Roi Soleil

APRES SON TRIOMPHE AU PALAIS DES SPORTS, LE DERNIER SPECTACLE MUSICAL A SUCCES PART A LA CONQUETE DE LA FRANCE DANS SON ENSEMBLE.

Après des échecs plus ou moins retentissants on pouvait penser l'heure de la comédie musicale en France vite passée. C'était sans compter avec l'opiniâtreté de deux producteurs, Dove Attia et Albert Cohen. On leur doit l'une des plus belles réussites du genre avec "Les dix commandements". Ils auraient pu en rester là, retourner à leur principale activité jusque là dans le monde du cinéma. L'aventure avait été trop belle pour ces producteurs investis sans compter dans le projet puisqu'ils en ont suivi la lente maturation, assisté aux différents castings, vécu avec leurs tripes la mise en forme de la partition, des différentes phases de la mise en place de l'impressionnante partie technique et, bien sûr, hanté les coulisses jusqu'en province lors de la tournée. Les deux hommes sont des passionnés... De ceux qui se sentent orphelins lorsque les feux de la fête s'éteignent. Ils récidivent donc avec "Autant en emporte le vent" et le public est de nouveau au rendez-vous.

Voilà quelques mois commençait, avec les trois coups du "Roi Soleil" au Palais des Sports, un nouveau pari tout aussi incroyable et qui, par son ampleur, aurait douché bien des enthousiasmes. Pas le leur ! Albert Cohen confie même avoir tout de suite compris que cette adaptation dans un spectacle musical de l'incroyable destinée de Louis XIV réunissait tous les ingrédients pour un formidable show. De son côté, Dove Attia raconte que l'idée de cette fresque lui est venue en rêve. "Avec le travail que nous avons mené pour Autant en emporte le vent, je m'étais mis à dévorer des récits historiques". Complice de tous les instants des deux premières expériences, mieux ami, le célèbre chorégraphe Kamel Ouali confie avoir eu simultanément la même idée. Il s'investit un peu plus dans la nouvelle création et en devient le metteur en scène sans laisser à quelqu'un d'autre le soin de régler les ballets.

Un vrai travail d'équipe commence, complémentaire, mené dans une confiance mutuelle de tous les instants. Présent comme Albert Cohen à toutes les étapes du projet, Dove Attia passe même à l'écriture. Le récit, une saga

romancée autour de la vie incroyable de Louis XIV se déroule en deux tableaux. Il va de la jeunesse rendue difficile par Anne d'Autriche, la mère de l'héritier du trône, et plus encore par les calculs pour confisquer le pouvoir du "tristement"

célèbre Mazarin. Les ingrédients sont réunis pour constituer une solide intrigue autour du personnage principal. Les auteurs ne se limitent pas à cette seule approche. La fronde populaire organisée pour dénoncer les excès de toute sorte de la politique du Cardinal, avec pour première victime les petites gens, constitue l'entrée en matière. Ce morceau d'histoire orchestré autour de deux personnages emblématiques, le Duc de Beaufort et Isabelle, une fille du peuple, permet de bien situer la situation, les enjeux et les tensions de l'époque.

Avant de devenir dans le faste et les ors "le Roi Soleil", Louis le "quatorzième" a connu l'adversité de ses proches, le doute. Le cocktail est explosif, source de tous les drames avec, toujours, en toile de fond l'amour. Celui qui va bouleverser le cœur du Dauphin, la belle Italienne Marie Mancini, est interdit. Décidé d'abord à balayer les exigences du protocole, il finira tout de même par sacrifier la Dame à ses ambitions de grandeur. Un épisode qui devait le meurtrir à jamais.

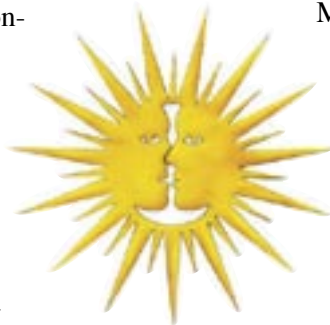
Les autres personnages importants de cette séquence-clef du passé de la France sont également tous bien là. A commencer par "Monsieur", l'énigmatique frère que des intriguants rêvaient de porter au pouvoir. On retrouve également, toutes plus belles les unes que les autres, Madame de Montespan, Françoise D'Aubigné, la Voisin...

Dove Attia pour camper en quelques mots l'ampleur de la réalisation poursuit : "Nous nous sommes beaucoup plus inspirés de ce qui se fait à Broadway". Et Albert Cohen d'enchérir : "On se doit d'être qualitatif et novateur pour séduire le public. C'est la seule éthique que nous avons respectée tout au long de la création de ce spectacle".

Versailles, son palais des glaces, les splendeurs de la cour, la richesse culturelle entourant un monarque éclairé... Tout appelle le scintillement, la flamboyance, bien présents dans les décors mais aussi les costumes créés par Dominique Borg qui, à ce talent, ajoute celui d'une comédienne qui a partagé l'affiche de plusieurs théâtres avec des gens comme Antoine Vitez, Marcel Maréchal, Roger Louret.

Une vingtaine de danseurs évoluent autour des personnages principaux sur une bande musicale enlevée et multiple dirigée par l'un des grands noms du moment Pierre Jaconelli. Le mélange des genres généré par un tel projet a même permis la présence sur scène d'un quatuor à cordes. Les textes sont également signés par des gens qui comptent : Patrice Guirao et Lionel Florence. Rien, effectivement, n'a été négligé pour réussir.

« NOUS NOUS SOMMES BEAUCOUP PLUS INSPIRES DE CE QUI SE FAIT A BROADWAY »



HUBERT-FÉLIX THIEFAINE

LA JEUNE GARDE, CALI EN TÊTE, A PRIS UNE PART ACTIVE A SON NOUVEL ALBUM. BEAUCOUP DE TALENTS DÉJÀ PRÉSENTS SUR LE DISQUE HOMMAGE "LES FILS DU COUPEUR DE JOINT". RENCONTRE !

Huit compositeurs différents ont participé à l'écriture de "Scandale Mélancolique".

J'avais déjà eu des contacts avec des gens de cette génération. C'était une occasion unique de me consacrer juste à l'écriture, de voir ce qu'elle pouvait donner sur des musiques composées par des gens comme ceux-là. Depuis le précédent album studio, j'ai enchaîné trois tournées. C'est plus facile de travailler avec un ordinateur à 4 h du matin dans une chambre d'hôtel que sur une guitare. Petit à petit, cette formule s'est imposée.

Philippe Paradis signe plusieurs mélodies. Celles qui te ressemblent le plus.

Je lui ai envoyé un texte et tout de suite ça a collé. C'était il y a plus de deux ans bien avant ma tournée en solitaire. Nous avons très vite décidé qu'il réaliserait l'album et lui apporterait donc son unité. Il était du Tour "Défloration 13" et a mesuré qui je suis, mon environnement, le public. Il a saisi mes envies. Nous avons beaucoup parlé. A l'exception d'une musique envoyée à Boris Bergman pour qu'il en fasse les paroles, nous avons commencé chaque chanson par les textes.

« DANS CETTE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ARTISTES, CONTRAIREMENT À LA MIENNE, ILS SE CONNAISSENT TOUS. ILS ONT UN VRAI CONTACT, N'EN SONT PAS A SE TIRER DANS LES PATTES »



Tout était en place quand a commencé l'enregistrement ?

Je ne suis jamais entré en studio en disant "On verra !" Je suis très économe, je n'aime pas gaspiller. Pourtant, et c'est la première fois, je l'ai fait avec la moitié des titres sur un plan musical. Pour certains, plusieurs compositeurs ont travaillé en même temps. Par exemple, Raphaël est arrivé en retard pour "L'Etranger dans la glace". Nous adorons de toute façon ce qu'en a fait Jérémie Kisling. Dans cette nouvelle génération d'artistes, contrairement à la mienne, ils se connaissent tous. Ils ont un vrai contact, n'en sont pas à se tirer dans les pattes. Moi, à part Paul Personne, Boris Bergman, Louis Bertignac... Je fréquente peu de gens.

Les différents thèmes abordés traitent toujours des aspérités de la vie.

A 18 ans, je disais déjà la même chose. Il me manquait l'expérience mais j'avais tout compris. Dans les années 70, ma disponibilité d'esprit me permettait presque d'attaquer l'avenir, de prévoir certains événements. J'ai un peu perdu cette maîtrise des choses.

L'usure du temps !

A 18 ans, toujours, j'avais l'impression d'être un vieillard. Aujourd'hui, je me sens mieux, beaucoup mieux ! Depuis que je me suis arrêté avec les excès, que j'ai un peu canalisé physiquement, ça colle. Je n'ai pas de nostalgies. Des gens parlent de leur service militaire, de leur vie d'étudiant, etc... Moi pas !

Programme 2006 • Zénith de Dijon

FÉVRIER

Vendredi 10 & Samedi 11

Maurice Béjart
"L'amour et la danse"

Mardi 28
Mercredi 29
Jeudi 30, 20h

Franck Dubosc
Thomas Fersen
André Rieu

Vendredi 5
Dimanche 14
Mercredi 17, 15h & 20h30

Age tendre et tête de bois
Aldebert

MARS

Mercredi 1, 15h

Broadway Music hall
Jamait Cali

AVRIL
Samedi 1, 19h
Mardi 4
Jeudi 6

Hubert-Félix Thiefaïne

Vendredi 19
Samedi 27
Mercredi 31

Franck Michael
Alain Souchon

Vendredi 3

Mercredi 8, 20h

Dimanche 12, 15h

De Vienne à Montmartre
Dany Boon
Corneille

Samedi 8, 19h30
Mercredi 12
Mercredi 19

Bénabar
Marc Lavoine
Mickey 3D

JUIN
Vendredi 2, 20h30 & Samedi 3, 21h **COMPLET**
Samedi 03, 15h / Dimanche 04, 14h30 & 19h30 / Lundi 05, 14h30

Le Roi Soleil

Samedi 18

Mercredi 22, 20h

Jeudi 23

Samedi 25 & dimanche 26

Louise Attaque
Les Étoiles du Cirque de Pékin
présentent "Légendes"

Vendredi 28, 20h30 - Samedi 29, 14h, 17h30, 21h
Dimanche 30, 14h30

Holiday On Ice
"Romanza"

OCTOBRE
Mercredi 4 & jeudi 5 **COMPLET**
Johnny Hallyday

MAI

Mercredi 03, 20h
Jeudi 4

Star Academy
Julien Clerc

DÉCEMBRE
Mardi 12
Indochine

ALAIN SOUCHON

SIX ANNEES SE SONT ECOULES ENTRE SES DEUX DERNIERS ALBUMS STUDIOS. LE TEMPS DE LA REFLEXION POUR CELUI QUI AVAIT PENSE RACCROCHER.

Après "Au ras des pâquerettes", il pensait tourner une page, être arrivé au bout de son inspiration". L'histoire durait depuis trente ans déjà au sommet, de quoi se dire parfois qu'on va finir par se répéter, inévitablement lasser. Et puis il y a eu cette chanson pour Françoise Sagan, que la femme de lettres n'a pas eu le temps d'écouter, partie sans prévenir un jour de septembre 2004. Elle lui avait fait à l'occasion savoir par de sympathiques petits mots qu'elle appréciait ce qu'il chantait. Son "Bonjour tristesse" le lui rend bien, remettant, par-delà l'hommage bien senti, les choses à leur place sur une Grande Dame que ses libertés avec la vie ordinaire avaient fini par gommer l'œuvre. Ces trois minutes et quelques vont servir de décliné. Il lui reste à raconter, des mondes à inventorier avec cette candeur intemporelle qui n'a pas été sans contribuer à son succès. Le 5 septembre dernier, un lundi, le nouvel album sort et fait l'unanimité. Le projet d'en faire une succession de portraits de gens comptant pour lui, n'ira pas plus loin que l'esquisse de l'existence d'un autre personnage attachant "Théodore Monod". Comme ce sage, doublé d'un



Il l'avoue sans détour "Tout m'fait peur", pose sur l'avenir des regards inquiets comme tous ces gens en route vers l'inconnu dans un monde si habile à jeter ce qu'il a aimé. Souchon, de la même façon, sait conter la mélancolie des années et des amours envolés dans le flux inexorable du temps. Sans violence, ni coups d'éclat inutiles, ses "banals songs" expriment des idées essentielles. Il sait même se faire caustique comme dans "Poulailler Song", critique plutôt bien sentie de la bonne pensée dominante. Pour ce morceau balancé à grande vitesse, Voulzy a survitaminé sa guitare. Ces deux-là se sont trouvés, complémentaires, frères dans la sensibilité et les préoccupations créatrices, amis autant que complices. Le second aurait provoqué cette écriture à l'économie, comprendre sans inutiles digressions et d'autant efficace. Jusque-là, en parallèle à des petits boulots aussi multiples que peu rémunérateurs, "le chanteur" apprenait "la vie" dans les cabarets. Trois premiers singles, "sérieux", ne le sortent pas de sa condition d'inconnu. Quand la gloire le rattrape, le public a d'abord à le prendre pour un chanteur rigolo, "Jamais content", avant de réaliser que le jeune homme aux traits sous une tignasse ébouriffée a les deux pieds bien plantés dans la réalité. Que derrière les "gentils" couplets doux amers se cachent des vérités bien senties sur les rouages qui, s'ils ne nous broient pas obligatoirement, emportent loin des espoirs les plus beaux pour enfermer dans l'"Ultra Moderne Solitude".

Ecouter Alain Souchon, c'est un peu comme prendre le temps de s'arrêter pour souffler, contempler la beauté d'Ava Gardner, regarder sous les jupes des filles, s'attarder sur les mystères de la vie de l'autre. Le bonhomme ne manque pas non plus d'ingénuité. De quoi se retrouver un peu plus en lui s'il le fallait. Impossible de ne pas revenir sur l'épisode cinéma même si, délibérément écourté, il renvoie aux eighties. Sa prestation aux côtés d'Isabelle Adjani dans "L'été meurtrier" était au-dessus de tous soupçons. Sur scène, il prolonge cet aspect de son talent en se lançant dans de belles digressions sur, par exemple, la rude condition du chanteur à succès. Cette fois, dans le cadre d'une tournée commencée à l'Olympia, il posera ces questions essentielles sur l'au-delà que développe son superbe "Si en plus y'a personne", écorchera le miroir déformant du discours politique subi "en collant l'oreille sur l'appareil", pour mieux se pencher sur l'authenticité des "foules sentimentales".

“ ECOUTER ALAIN SOUCHON C'EST UN PEU COMME S'ARRETER POUR SOUFFLER, CONTEMPLER LA BEAUTE D'AVA GARDNER, REGARDER SOUS LES JUPES DES FILLES, S'ATTARDER SUR LES MYSTERES DE LA VIE DE L'AUTRE ”

scientifique qui a parcouru une bonne partie du monde à pied, Souchon aime la marche. Il raconte que beaucoup de ses compositions sont nées au rythme de ses flâneries entre montagne et bords de mer. La partition à dominante piano accompagnant la saga de l'homme que ses godillots emportaient loin de l'en-nui, esquisse le rythme de cette fuite en avant vers un absolu de connaissance à sa propre vitesse.

La mélodie tranche avec celle "stonienne" signée Voulzy de "Putain ça penche", prélude en fanfare du CD. Dans une accumulation de mots qui renvoie à autant de marques à la mode, soixante-seize au total, le chanteur restitue les vertiges de ce monde. On pense à ces inventaires à la Prévert que Dutronc lançait tout sourire dehors à l'aube des seventies. La philosophie que tire Alain Souchon de ces turbulences quotidiennes des consommateurs pressés de dénichés comme d'images que nous sommes devenus, est pratiquement la même : "On voit le vide à travers les planches".

Le timbre a toujours ce fond de mélancolie de "T'are ta gueule à la récré" qui le voit, en 1974 poser sa fragile silhouette sur nos histoires communes. Il y a dans Souchon quelque chose de chacun de nous dans la tendresse désillusionnée, la lassitude et les interrogations simples provoquées par la rudesse des jours, l'incommunicabilité. Alors pourquoi ne pas partager les projets d'aller s'asseoir de "l'autre côté du trottoir" comme le suggère ce "Toto 30 ans, rien qu'du malheur".

BENABAR

“ JE CROIS QU'ON PEUT CHANGER DES CHOSSES MEME S'IL N'Y A PAS DE QUOI ETRE D'UN OPTIMISME BEAT ”.

Cette "reprise des négociations", on l'attendait avec impatience. Elles ont recommencé à l'automne 2005 de la plus belle des manières. L'ambiance grinçante mais enlevée dans ce qui pourrait se comparer avec un long éclat de rire du "Dîner" avait donné le ton quelque temps avant la sortie de l'album. De quoi se dire que Bénabar était en forme et qu'il faisait souffler sur ses mélodies un doux parfum de nouveauté sans trop s'éloigner de ces mondes dont il avait su nous rendre plus que familier. Les cuivres dont il s'accaparait comme personne, sont moins présents mais toujours bien là avec de séduisants relents rythm'n blues... "Sur ce disque, j'ai de nouvelles orientations. R'n B, effectivement, sur des chansons comme "Bruxelles", plus pop avec d'autres dans la façon de placer les guitares. On a essayé d'ouvrir avec les musiciens, les arrangeurs. J'avais vraiment envie d'évoluer, de ne pas me laisser enfermer dans un son, un genre".

Et puis il y a les mondes en demi-teinte visités, dont la perspective de ce pesant "dîner" avec des amis laissait largement deviner : "On appelle, on s'excuse, on improvise, on trouve quelque chose, on n'a qu'à dire qu'on les aime pas". Le clin d'œil est partout, jamais gratuit qu'il s'agisse de ce proche, toujours prêt à donner un coup de main en cas de besoin urgent mais dont la route finit toujours par croiser un contretemps insurmontable le jour justement où, de "l'ouvrière" qui se retrouve un petit matin virée de

son emploi. Le regard posé sur la vie semble, là encore, plein de pessimisme mais est-elle suffisamment joyeuse pour qu'on s'y coule sans la ramener. "Il ne faut pas s'arrêter aux chansons parce que finalement, elles finissent par prendre plus d'importance qu'elles n'en ont. Je reconnais ne pas toujours avoir une vision souriante de l'existence. Je n'en suis pas pour autant définitivement désenchanté. Je crois qu'on peut changer des choses même s'il n'y a pas de quoi être d'un optimisme béat. Les événements sont parfois tristes mais il y a énormément de raisons de se réjouir aussi. Des moments qu'il ne faut pas rater"... Comme la naissance d'un enfant célébrée dans une berceuse, également, peu ordinaire, "Demain le jour sera là et les oiseaux chanteront leur joie. Ferme les yeux, c'est merveilleux... Laisse dormir ton papa !" . Trois albums plus loin, son live "au Grand Rex" non compris, Bénabar est toujours bien là, représentant de cette fameuse nouvelle chanson française dont il constitue l'un des courants plutôt original, ne serait-ce que pour cet accord qu'il sait esquiver entre la rime et la note.



CALI

DERRIERE SON ASCENSION FULGURANTE IL Y A UNE AUTHENTIQUE HISTOIRE AVEC LA MUSIQUE ET SURTOUT UN PERSONNAGE, RARE ET ETONNANT.

"Approche, il y a cette question qui hante mes nuits. Combien de jours de deuil à la mort de Johnny". La phrase a le mérite d'être directe et de le poser par rapport à la profession. Cali n'a pas la rock'n roll attitude, il donne, se consume de l'intérieur avec ses mots d'amour tordus, ses histoires fracassées. Impudique comme on exprime une liberté, il retient des grands sentiments berçant le monde, les scénarios les plus bancals tout en lançant entre deux constats amères et désillusionnés : "J'attends que prenne le feu qui dévore le ventre". Comment résister à ce verbe jeté sur le papier comme on vitriole, avec toujours à portée de main, une tendresse bafouée. Difficile de savoir ce qui impressionne le plus chez Cali, sa lucidité ou cet appel incessant à l'autre vie, au don de soi, à une générosité de tous les instants pour l'autre.

En août 2003, son premier album officiel le présentait un chat sur les genoux, le visage marqué par les griffes de l'animal dit de compagnie. Le ton était donné pour cette somme de chansons qui commençait par un titre résumant tout "C'est quand le bonheur" pour prendre fin sur le titre générique de l'ensemble, "L'amour parfait". Entre les deux, le voyage au cœur des sentiments prenait les allures d'une carte du tendre désillusionnée plus qu'amère derrière laquelle vibre, comment ne pas deviner, une envie obsessionnelle d'absolu. Quelques extraits, toute ironie dehors, résume à la perfection l'ensemble... "Aujourd'hui, j'ai décidé de ne pas te tuer / Invite ton amant dimanche à dîner / Dimanche, c'est le jour des frites et du poulet" - "Je te souhaite à mon pire ennemi / Oh oui je t'imagine agrippée à son bras / Prête à éventrer à tout moment / L'espèce de bout d'amour qu'il essaie de te donner".

En octobre dernier, Cali, propulsé en quelques mois vers d'incroyables sommets, récidivait avec une réalisation tout aussi remarquable baptisée cette fois "Menteur". Là encore, l'illustration pose sur le contenu une coloration étrange. Cali se laisse aller pathétique dans les bras d'une plantureuse naïade. Plus que de provocation, c'est assurément de réalisme et de détresse qu'il s'agit. Comme ses couplets, les clichés éclairent le monde de façon crue loin

de tous les stéréotypes, des sentiments prédigérés, des startletes kleenex, du faux semblant et du paraître. Les mélodies ont pris de l'intensité, du volume et imposent une belle diversité pour charrier quelques vérités toujours définitives : "Le bonheur est une vieille qui trébuche sur du verglas et j'essaie de m'en souvenir à chaque pas"... "Je sais ces longues nuits à courtiser la mort".

L'enthousiasme avait été unanime à la sortie de "L'amour parfait". Personne, pourtant, n'avait prédit à Cali alors âgé de trente-cinq ans, une telle popularité. La scène a servi de révélateur. Il s'y est montré aussi excessif que son inspiration, et même au-delà. Parti du "petit" théâtre parisien de la "Danse", il s'est rapidement retrouvé sur les affiches des plus grands festivals comme les Eurockéennes. Un DVD a contribué à mettre en avant cette face unique de son personnage. Extraordinaire instant de musique où, plus qu'épuisé, il continue un sabbat auquel nous ont plus habitués les authentiques figures du rock comme un Iggy Pop. Indifféremment, Cali se traîne sur les planches ou plonge dans la foule pour slalomer toute furie dehors parmi le public. Certaines de ses attitudes, quand il revient vers l'ordinaire, font penser à Jacques Brel et, là encore, il s'agit d'un compliment. L'artiste, c'est vrai, a une histoire derrière lui. Il a suffisamment payé à l'existence et mené une telle aventure musicale pour faire définitivement l'impasse sur les règles en vigueur dans le redoutable show biz à l'instant de sortir de l'obscurité. La disparition de sa mère, alors qu'il n'a que six ans et demi, constitue incontestablement l'une de ses fêlures dont on ne se débarrasse jamais. Les turpitudes de la justice qui lui interdisent un jour de voir son fils appartiennent au même douloureux registre. Il en a tiré plusieurs chansons dont l'incroyable "Le vrai père". Chez lui, à Vernet-les-Bains au pied du mont Canigou, Bruno Caliciuri, guitariste autodidacte, fait d'abord partie des groupes de bal, de quoi satisfaire un goût simple de la fête. Deux groupes et quatre auto-produits servent d'initiation avant qu'il ne décide de faire carrière solo. Remarqué par les responsables de Labels à l'édition 2002 des Francofolies de La Rochelle, il entre rapidement en studio.

Son second enregistrement a peine bouclé, Cali, l'homme aux centaines de concerts, a repris la route. Avec pour hôte sur "Menteur" des gens comme Steve Wickham, le violoniste des Waterbys, Matthieu Chedid et Damien Lefèvre de Luke, son répertoire s'est enrichi de cuivres façon fanfare, de touches tziganes et irlandaises. Il se glisse même dans un étonnant tango. Cali fait partie d'une famille où figurent à une place de choix Miossec dont il reprend "Je m'en vais", Daniel Darc venu partager un titre "Pauvre garçon". Sans oublier Hubert-Félix Thiéfaine pour qui il a composé la mélodie du magistral "Gynécées", l'un des morceaux de choix du superbe "Scandale Mélancolique" interprété à deux voix.

“ LE BONHEUR EST UNE VIEILLE QUI TREBUCHÉ SUR LE VERGLAS ET J'ESSAIE DE M'EN SOUVENIR A CHAQUE PAS ”